

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXXI

(31 juillet 1943 — 9 janvier 1944, suite ¹)

18 sept.

Continué d'écrire ce matin de 6 à 8 heures sur la volupté ; il me restait de l'élan d'hier soir ; bien qu'ayant fort songé à ces questions, je ne me savais pas si savant... Emmené Mlle B. visiter l'atelier d'Apartis. Élytis était là, qui posait. Les poèmes de guerre, qu'il n'a pas achevés mais qu'il essaie de me raconter, seront, je crois, beaux. Je lui dis qu'il se hâte. Il en a encore pour deux mois.

Rencontré Engonopoulos, que je désespérais de voir, le seul homme qui puisse m'aider à comprendre Kavafis. Je le verrai ce soir. Je serais allé coucher n'importe où pour le saisir une heure ou deux.

Croisé des convois à pied de marins italiens, interminables, escortés seulement d'une ou deux sentinelles. Beaucoup de ces garçons (sales, barbe de deux jours) sont torse nu, ils ont rendu jusqu'à leur chemise et certains sont même en caleçon. Tout cela lamentable. Les gens se comportent dignement, et les plaignent.

Papatzoni (le meilleur homme de lettres ami de M.) m'avoue combien la conférence sur Palamas l'a atterré (Mme A. me disait la même chose l'autre soir ; j'étais allé lui lire un peu de Kavafis). De tout côté les gens s'avouent déçus ; l'autre reste inébranlable et gonflé de son importance. Je crains qu'il ne me croie jaloux de ses succès.

1. Les cahiers I à XXX et le début du cahier XXXI ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113 et 117 du BAAG.

19 sept.

Passé hier trois heures avec Engonopoulos ; densité admirable de sa conversation. Insiste surtout sur la passion chez Kavafis qu'il oppose à la légèreté alexandrine. Insiste aussi sur la tradition byzantine, m'explique de façon lumineuse ce qu'est l'école de Constantinople (personne n'en parle). Tout cela va m'obliger à modifier un peu mon travail. Mais au fond je n'avais pas fait de contre-sens. Certaines indications que je donnais sur l'Antiquité, il me suffira de les prolonger, d'en montrer la survie à Byzance. C'est en somme un chaînon nouveau de *ma* démonstration...

Journée toute littéraire ; je ne peux plus, pour le moment du moins, me passer de travail. Point gêné par les révélations d'Engonopoulos ; c'est bon signe ; je pourrai sans peine les incorporer. Il suffira d'introduire un chapitre, après l'histoire d'Alexandrie, sur Byzance... Revenu à la charge après le déjeuner ; j'ai eu l'impression que je pourrais faire un livre entier sur Kavafis, je me retiens, je ne veux donner que la fleur. Curieux désir : à la fois de toucher le plus brûlant de la sensualité, et par là me confesser, ainsi que conserver la décence. Quelle bonne occasion de dire certaines choses ! Le désir de troubler la jeunesse n'est pas trop loin de moi.

... On me rapporte ce mot de Dimaras, le plus grand éloge, paraît-il, qui puisse sortir de sa bouche : « Le petit Levesque m'a étonné. »

22.

Je l'ai dit souvent, Kavafis est mon réservoir ; je peux dire comme de sa part une quantité de choses qui me tiennent à cœur et que vraiment je n'aurais su comment placer. Comme je crois à un certain destin profond, je ne suis pas étonné d'avoir rencontré ce poète : nous étions faits l'un pour l'autre. Encore peu profité de la campagne. Je sens que mon travail doit passer d'abord. J'ai perdu tant d'années, tant flâné, que j'éprouve un ardent besoin de rattraper le temps perdu, de sauver tout de même quelque chose des expériences de ma jeunesse. En 37, à Pontigny, quand je montrai à Martin du Gard mon *Sermon sur la Pureté* et le *Voyage sur la Volga*, il les lut avec intérêt et me dit : « C'est bien, mais pour le travail d'une année c'est peu... » Or, pour moi c'était beaucoup, puisque les années suivantes j'écrivis encore moins (je me lançais exprès dans des voyages pour avoir quelque chose à dire... en les racontant).

Bien avancé, et préparé la tâche de demain (Kavafis et l'Histoire). Si je marche à ce train, je pourrai lire toute l'étude à S. avant mon départ.

Je suis allé finir l'après-midi chez Sareiannis et j'ai résisté au désir de lui emprunter des bouquins. Il faut que rien ne vienne m'arracher à l'univers kavafien. Beaucoup causé de Kavafis. On n'a jamais fini d'en par-

ler... Parlé de l'amour chez Dostoïevsky. Beaucoup de plaisir dans ces conversations avec S. Sagesse, intelligence, information (connaissance remarquable des Anciens). La conversation « géniale » d'Enganopoulos me satisfait pourtant davantage. Il est passionné, et doit se tromper plus souvent que S., mais il met de l'amour et du feu dans tout ce qu'il dit et vous entraîne à sa suite. Aucunement encore profité de la nature ; aucunement cherché l'amour ; je ne connais personne ; il fait nuit à sept heures, les gens disparaissent. Leur grande occupation, c'est le trafic ; je n'aurais rien pour leur plaire. Je me cramponne à mon étude... Il est grand temps de sauver quelque chose du néant.

23.

Réveillé avant cinq heures... je me mis à écrire d'un trait de plume.

J'ai déjeuné chez le brave K. Trouvé dans la chambre qu'il me prête pour la sieste les poèmes d'un Péruvien sur la guerre d'Espagne, présentés par Aragon. Parcouru avec intérêt, pour comparer le poète en question (que l'on dit grand) avec ceux que je traduis — ils n'y perdent pas. Intéressé aussi par les ressources du traducteur qui, à vrai dire, m'ont semblé pauvres. Depuis que je prends la plume avec tant de constance, mon œil et mon oreille sont devenus bien exigeants, et parfois féroces. Je paie ainsi ma sévérité envers moi-même. Après la sieste, en attendant au jardin que K. descendît, écrit *currente calamo* trois pages de bloc sur l'utilisation sensuelle des épitaphes. Quand mon travail est préparé, j'arrive presque du premier coup à trouver la forme définitive. Les quelques thèmes qu'il me reste à traiter : Kavafis et Browning, la morale, le prosaïsme, l'art, les sensations tactiles, l'esthétisme, je les sens en fusion dans ma tête ; souvent je relis mes petits papiers ; ces sujets qui en moi cohabitent, je pressens qu'ils vont se pénétrer. Ainsi, sans avoir fait aucun plan, laissant mon travail foisonner comme une plante, j'aboutirai à une œuvre assez charpentée. J'intercalerai quelques pages sur Constantinople sans toucher rien de l'édifice. Il est six heures ; j'arrive chez moi ; la nuit est sur le point de tomber ; moment un peu mélancolique... Je ne peux voir Sikélianos avant deux jours, il écrit sans broncher une étude sur Valaoritis...

J'ai erré durant une heure, en long et en large, éperdument, dans l'unique rue du pays ; il faisait noir ; je ne voyais que des ombres ; parfois la silhouette d'un enfant aux jambes nues tirant une charrette de fagots ; ces gosses qui tout le jour s'attellent à ces voitures deviennent merveilleusement bronzés et musclés. Acheté une bouteille de vin doux — non point pour me pocharder, mais je me suralimente. Attendant en ce moment mon dîner, je suis heureux qu'il tarde, car je compulse avec infiniment de joie mes notes. Tout est dans ces petits papiers. Le tout est de savoir s'en

servir.

24 sept.

Réveillé ce matin à trois heures. C'est un peu tôt pour commencer la journée. Brassé et rebrassé mon sujet en attendant le petit jour, puis écrit sans peine un parallèle entre Browning et Kavafis. À huit heures, ma journée était finie — du moins sentais-je le besoin d'un long arrêt pour retrouver l'alacrité du style et de la pensée... Quand on arrive à la fin d'un travail, on a derrière soi tant de bases jetées, tant de raisonnements, de citations, qu'avec un minimum de moyens on arrive à de grands effets. Je bénéficie maintenant de la vitesse acquise. Je finirai tout d'un coup, surpris d'être à la fin... Impression de nécessité quand on entreprend et poursuit un travail viable. Pourquoi s'inquiéter ?...

Descendu à six heures à Kephissia. Trouvé Pierre P. à la terrasse d'un café ; longuement causé ; malheur d'avoir vingt ans aujourd'hui. Fait un saut chez les Sikélianos. « J'arrive d'Athènes, me dit-il, tout le monde m'a parlé de votre *Solomos* ; je ne suis pas étonné qu'il soit bon. — Oui, dit sa femme, on dit que c'est le meilleur qui existe. Je suis fâchée de ne pas l'avoir encore vu. » Je promets le manuscrit qui est dans ma valise.

25.

... Classé une dernière fois mes dernières notes ; j'attends que l'étincelle en jaillisse... Je m'amuse d'avance à penser que des gens préféreront *Kavafis* à *Solomos*, et inversement. Losfeld met au-dessus des autres mes traductions de Kavafis.

J'ai fait avant le déjeuner une courte promenade (combien le grand soleil m'exalte !) durant laquelle me sont venues des idées sur Sikélianos, les premières (nécessité de relire Ronsard). J'admire l'ordonnance de mon esprit. Sikélianos apparaît maintenant que Kavafis peut lui céder la place...

J'ai adoré jadis me lancer en plein soleil à bicyclette, sitôt après le déjeuner. Je me consumais d'amour sur les routes, la lumière m'aveuglait. La chaleur sèche de l'été me dévorait, me brûlait. Inutile de parler de mes rêves de littérature. Je lisais jour et nuit. Tour à tour, je me sentais plein de promesses, de force et je doutais de moi-même ; les grandes œuvres m'écrasaient... Toutes ces impressions d'étés savoyards, et de bien d'autres (été de Bretagne en 26, très important), m'assiègent en ce moment dans ma chambre que les volets fermés maintiennent fraîche. Comme elle est proche encore, cette enfance, cette adolescence où je sentais tous les miens dans la maison de vacances faire la sieste. Moi-même, à cette heure-là, sans doute, avant de m'endormir, étais-je dévoré de mes soucis d'œuvre future... Ensuite, il fallut en rabattre ; malgré la direction que je

m'étais donnée, à laquelle je tenais la main, je parus m'enliser dans la paresse. Bien que Gide m'eût dit : « Je te fais le plus long crédit. Tu fais une maturation lente », et Fernand, en 38 encore : « Tu n'es pas encore né... » Bien que Gide répât à Papa : « Il faut lui faire confiance » (et qu'il admirât du même coup son extrême patience, et tolérance, à mon égard), j'en arrivais parfois à me sentir bien faible et inutile...

... Mon long séjour au Maroc (en 33) pendant lequel je n'arrivai même pas à tenir un journal tant la *sensation* m'envahissait, avec dix ans de retard, c'est lui qui m'a permis de définir la volupté comme je viens de le faire. Je suis curieux de voir ce qu'en diront les gens. Les mots de Sachs jadis m'avaient fort amusé : « Près de Maritain, j'ai envie de me convertir ; près de vous, j'ai envie de faire l'amour, il s'échappe de vous un rayonnement sexuel. »

26.

... Ce qui me reste à écrire n'est pas difficile, mais je me retiens ; j'ai peur de succomber à un certain entraînement. J'ai cependant annoncé à Alexis, qui est venu passer une heure ce matin avec moi, que dans quatre jours je pourrai lire mon travail à son oncle. Aussitôt il me demande d'assister à la lecture ; même il retardera son départ pour Athènes...

Travaillé tant bien que mal ce matin ; déjeuné de bonne heure ; j'avais besoin de me refaire. La propriétaire, partie pour la journée, m'avait laissé un repas froid. Je suis maître de la maison. J'ai toujours goûté une sorte d'exaltation à me sentir seul. (C'est qu'à vrai dire je ne le suis guère, maintenant moins que jamais, tout possédé par mon travail.) Raconté sommairement à Alexis, que cela semblait amuser, comment j'ai mis quinze ans à me préparer à écrire.

Deux heures de travail après la sieste. J'ai tort de m'inquiéter : une fatalité m'entraîne. Le dernier mot de mon étude existait quand j'ai pris la plume pour la première fois ; ce dernier mot que j'ignore encore, de lui-même il naîtra.

Finis l'après-midi chez S. Je voulais surtout vérifier une phrase de Rivarol. Je dus, pour la chercher, parcourir tout un volume. À chaque instant je tombais en arrêt. Quel homme ! Intelligence perçante, goût sûr, présence d'esprit, don de la formule. Je professais un culte pour lui, mais j'avais oublié qu'il fût si grand. (Sur plusieurs points, annonce Baudelaire ; ils ont une intelligence voisine.) Ce dimanche s'est passé sans heurt. Ma vie est trop calme. Cela n'est pas mauvais pour le travail... mais cela n'est pas vivre. Comme Rivarol parle bien du goût ! On croit les critiques sévères, méchants, dit-il, mais non, « ils ont reçu vingt blessures avant d'en faire une ». Certains mauvais auteurs nous causent une souffrance physique. Malgré nous, nous devenons à leur égard méchants.

Rien ne me rend plus féroce que l'absence de valeur qui mendie des louanges, et veut s'imposer.

27.

Terminé ce matin sans hésitation mon étude... Mon premier désir, en tout cas, est une orgie de lecture. J'irai fouiller la bibliothèque de S. Mon patient travail m'a préparé à considérer d'un œil neuf le style des autres.

Je commencerai sans tarder à m'occuper de Sikélianos ; à me faire tout poreux pour l'accueillir. Son mysticisme (que je crois très « librairie Chacornac ») sera difficile à avaler...

Appris deux choses : combien dans le silence de la campagne on travaille deux ou trois fois plus qu'en ville (et avec moins de fatigue), et que je suis moins paresseux que je ne pensais. Quand mon idée est mûre, je sens l'obligation, le devoir de la mettre au jour et, pour ce faire, sacrifierais tout au monde.

« Faire exactement ce qu'on a voulu. » C'est ce qui m'est arrivé avec mon *Solomos*, mon *Kavafis*. D'une façon générale, devenir exactement l'homme qu'on a rêvé d'être. C'est ce qui est en train de m'arriver. Je comprends maintenant que mon départ dans l'inconnu en 1941, cette plongée dans le vide (je suis, malgré moi, retombé sur mes pieds) n'ont pas été vains. Je voulus tout quitter pour me trouver enfin moi-même.

Fini l'après-midi assez extraordinairement chez Sikélianos. Il avait près de lui un jeune critique à l'air souffreteux, jusqu'à présent admirateur enragé de Kazantzaki, et qui vient de faire un article pour briser son idole. Il s'est tout d'un coup aperçu que son dieu était faux, que cette fameuse *Odyssée* (malgré de beaux passages) était une œuvre toute fabriquée. Exactement mon impression ; j'eus là-dessus une explication assez vive avec Ghika. Toute la presse, paraît-il, tombe à bras raccourcis sur ce jeune homme ; on voit de la vilénie dans son article — alors qu'il a fait seulement preuve de sincérité. Sikélianos, heureusement, le soutient. Je n'ai jamais su moi-même si j'ai accepté ou non de traduire quelques morceaux de l'*Odyssée* pour illustrer les beaux dessins de Ghika. Nous avons traduit ensemble deux ou trois morceaux, à vrai dire assez bons. Mais ce travail se continuera-t-il ? L'album des dessins n'est pas encore complet. Ce qui m'effrayerait le plus serait de présenter le poète au public — précisément je doute qu'il soit un poète. Mais homme de lettres habile, certainement.

Après le départ du critique, Sikélianos et moi partons en promenade ; le crépuscule approche. Mon but était de le faire parler de lui-même, de son œuvre, de son passé. Il y vient tout seul. (Me parle à plusieurs reprises de mon « admirable *Solomos* », et de l'émotion qu'il a eue hier de retrouver, à travers ma traduction, les vers du poète enfouis dans sa mé-

moire. Il m'en récite de longs morceaux, ainsi qu'un morceau de l'*Inferno* (chant XXX), rencontre de Dante avec Ulysse et Diomède partant pour dépasser les portes d'Hercule.)

Me raconte que ses premières œuvres, il les publia sans y mettre son nom ; il rêvait de n'être pas connu ; il eût voulu que ses vers anonymes (ou hiéronymes) parussent une émanation du Cosmos, un chant de la terre. Lorsque son nom fut discuté, imprimé dans des articles, il en éprouva une gêne immense — puis, résolu à être connu des hommes, il s'appliqua à dépasser cette célébrité... Curieuse révélation sur Valaoritis, personnalité considérable, à la fois homme politique et poète, d'une activité prodigieuse, possédant comme nul autre les racines et la source même de la langue. Leucade, d'où il était originaire (comme Sikélianos), a gardé des régions toujours fermées aux Turcs et où s'est conservée étonnamment la langue la plus ancienne ; les vocables homériques restent courants dans les villages. Beauté des habitants ; il y eut des immigrations crétoises. Fréquents tremblements de terre. « J'ai été bercé par eux, me dit-il. On me disait que c'était un bruit de l'armoire, j'en avais peur. Mais quand je compris qu'ils venaient de la terre, ma joie fut immense, je me sentais moi-même empli de volupté, remué du bonheur même des éléments. De même, la pensée de la mort qui fait pendant à mon amour de la vie, bien que ne m'ayant jamais quitté, ne m'a point attristé ; elle est sans peur ; elle est joyeuse ; il y entre de l'amour. Une partie éternelle que je sens en moi aime la mort et la croit nécessaire à la création. » Méthode de travail : au grand air, associé aux éléments... — même les moindres poèmes, portés plusieurs années, Sikélianos les sent lentement germer. Fait peu de ratures et de corrections, mais c'est que durant des nuits d'insomnie il lui arrive d'écrire et de récrire dans sa tête des vers, comme faisait Rousseau pour ses phrases. Les auteurs qui l'ont le plus influencé : les Anciens ; lit Pindare tout à fait couramment ; se sent très près de lui ; aimerait en parler... Ne se croit pas mystique, du moins pas de façon chrétienne ou métaphysique ; tout ce qu'il sent, il prétend que cela tient à la terre et que c'est de là qu'il faut partir. (Il se doute bien que c'est sur le mysticisme que je serai le plus récalcitrant. Me propose d'écrire quelques notes sur lui-même et sa formation pour me guider.)

« La peur de la mort telle qu'elle s'exprime dans la chanson populaire grecque m'a toujours choqué ; dès mon enfance, je la trouvais matérialiste. Leucade n'est pas vraiment une île, mais une Chersonèse ; elle s'appuie d'un côté à l'Azarnanie ; à l'occident, c'est la mer Ionienne dans toute sa largeur ; il n'y a plus devant elle que la Sicile. Les tempêtes de Leucade sont prodigieuses de fougue, d'intensité ; l'océan n'en a pas de

pareilles. C'est du cap de Leucade que Sappho s'est jetée dans la mer ; les Pythagoriciens en ont fait un symbole : c'est de ce cap que l'âme doit s'élancer dans l'abîme pour trouver de l'autre côté Apollon qui lui tend la main et l'accueille dans un monde nouveau » (scène représentée dans la Basilique de la Porte Majeure).

28.

... Écrit au galop les notes sur Constantinople ; je n'ai pas eu un instant pour les relire ; je les mettrai au point demain — jour fatal où j'ai promis de lire mon étude...

Été rendre visite à Drossinis. C'est Mme S. qui m'avait proposé de faire sa connaissance. Je tombais des nues : je le croyais mort depuis longtemps. Ce fut comme si on m'avait offert de rencontrer Henri de Bornier. J'allai donc ce matin voir un petit vieillard de 90 ans, que je trouvai dans son fauteuil en train de lire Homère. « C'est un roman », me dit-il. Aux murs du salon pendent des toiles de quatre sous, comme dans toutes les maisons grecques ; on m'avait cependant vanté la collection du poète. Il est resté étonnamment jeune et lucide. « J'ai trop de mémoire, me dit-il, je ne peux pas oublier les choses désagréables. » Cependant l'on sent — et toute son œuvre le reflète — un homme qui fut à l'abri de la grande souffrance ; sentimental, idyllique, champêtre, au demeurant fort riche, possesseur de villages, ce qui lui donnait l'occasion chaque année de voir de près la nature et les paysans. « Mon ami Palamas, me dit-il, qui était un petit homme comprimé, sorte d'édition elzévirienne, toujours dans les livres, venait me consulter quand il devait décrire un paysage : "Quelle sorte d'arbres, me disait-il, poussent au bord d'une rivière ?" "Comment, lui demandais-je un jour, quand tu étais jeune, à quatorze ans, tu n'es jamais sorti de Missolonghi pour voir la campagne ? — Oui, un jour je me suis décidé à sortir, j'ai quitté la maison, traversé la ville et, arrivé aux dernières maisons, un gros chien s'est jeté sur moi. Alors je suis rentré chez moi et ne suis plus jamais sorti." C'est ce gros chien, conclut Drossinis, qui empêcha Palamas de connaître la nature. Notre mesure à tous deux, me dit-il, fut uniquement française ; nous ne connaissions pas d'autre langue. Nous eûmes un grand bonheur d'être décorés ensemble de la Légion d'honneur en 1924. On a traduit de mes vers, de mes romans pour la jeunesse, en français. Très tôt on a traduit de mes poèmes ; j'avais vingt ans ; je reçus une lettre de François Coppée que je fis encadrer. Quel honneur ! quelle coquetterie pour un jeune homme d'être publié à Paris ! Je revois encore mon nom publié en grosses lettres. Dernièrement, je retrouvai une lettre de Sully Prudhomme... Toute ma bibliothèque est française. Je suis allé à Paris il y a vingt ans, mais c'était en été, l'Académie était fermée (est-ce que maintenant elle

continue de siéger ?). Quelle tristesse pour nous tous que la chute de Paris ! » Il cherche à portée de sa main, parmi de petits agendas, celui de l'année 1940 et me montre à la date du 14 juin le mot *Paris* entouré d'une bande noire faite au crayon. « C'était un jour de deuil ; j'ai beaucoup pleuré. » Assez longuement, mais sans vanité, il me parle de ses livres, des traductions qu'on en a faites en six ou huit langues. Qui les lit aujourd'hui ?

Cela me rendait un peu mélancolique, moi qui, à mon tour, me sens sur le point d'entrer dans la carrière. Je pensais cependant que ce vieillard n'avait pas connu la vraie littérature, qu'il était demeuré sur les petits coteaux. (Il fait une grimace quand je lui parle de Kavafis.) Il a vécu au temps du symbolisme, et admire Prudhomme et Coppée ; pas étonnant que lui-même soit à peu près oublié. Me demande de revenir le voir, et ceci avec la plus grande aménité. « Vous êtes pour moi, me dit-il, la jeunesse et la France. » Se mit à ma disposition pour me parler de Palamas ; il l'admire passionnément, en se plaçant toujours au-dessous de lui.

Ravi de trouver dans *Technique* de Larbaud (pp. 31-32) quelques remarques sur les « fiches ». Toute mon expérience de ces derniers mois s'y confirme. « Quelquefois, il vous est arrivé, en les déplaçant, en les rapprochant, de découvrir l'explication d'un point jusqu'alors obscur dans la biographie de votre auteur ; le motif d'un voyage, par exemple ; ou bien encore la source d'un passage, dans une lecture faite un an, deux ans avant la composition de ce passage... Ces fiches, c'est la vie même de votre auteur, la vie de son esprit, la vie intime de son génie, ses démarches dans l'ombre, ses mobiles inconnus de lui-même, qu'elles vous font apparaître ! »

Autre visite littéraire, le soir. Tr. le linguiste me conduit chez son ami Délis, dont je n'avais jamais entendu parler, et encore moins lu aucun vers. Il y a là, dans le petit jardin, S., ancien ministre à Washington, qui me déclare : « Sans hyperbole — et vous savez comme elles sont fréquentes chez nous — je peux dire que Délis est aujourd'hui notre meilleur poète. Je vous lirai de ses vers, je vous les ferai pénétrer. » Délis, homme de soixante-dix ans, portant beau, est un grand vieillard ; l'aspect de son visage est léonin, empreint de noblesse virile, mais une cataracte dont il souffre en ce moment apporte à son expression un air brumeux et presque absent. Très savoureux pour moi de le comparer à Drossinis. Beaucoup plus moderne, il va sans dire ; me parle de Kavafis dans les termes les plus justes. Il en sent le rythme secret (ce n'est pas si fréquent). S. qui est son ami, son mécène, a sorti trois petits livres qui sont toute l'œuvre de Délis : « J'ai souvent honte, dit-il, d'avoir trop écrit. Il existe déjà tant d'œuvres, et si belles. Pourtant, dans mes vers, je concen-

tre tant que je peux. J'essaie de dire en quatre vers ce que d'abord j'ai exprimé en cent. Je veux une forme pleine. Souvent, il me faut abandonner des vers qui me plaisent, que je trouve beaux ; la poésie est faite de sacrifices. J'ai d'autres œuvres prêtes, mais j'hésite à les publier. » Inutile de dire combien ce langage m'émeut. Combien j'aurais plaisir à revoir cet homme, à prendre contact aussi avec son œuvre (bien que j'aie toujours peur — j'en ai tant souffert — de la dispersion). L'entretien dura longtemps, mais fut souvent rempli par les questions que me posait Tr. C'est un homme un peu à la Danton, assez brutal d'aspect, vieux garçon, riche, qui a consacré toute sa vie à l'étude du démotique et à sa défense ; c'est le meilleur grammairien de la Grèce. Je l'avais souvent rencontré sans qu'il fit beaucoup attention à moi. Tout à coup, il daignait me remarquer. J'étais fier de ma conquête. Comme il arrive souvent, ces gens à l'air sauvage, quand ils sont mis en confiance, montrent le fond de leur pensée, leurs richesses. L'entretien m'enchantait, sans que je fisse rien pour briller. Tr. me reconduisit dans la nuit assez avant sur mon chemin, puis eut l'idée de m'inviter à dîner ; je dus décliner l'offre, car ma logeuse m'attendait.

30 sept.

Lu *Brand*, et *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts* ; je viens tard à Ibsen ; je ne connais que la moitié de son œuvre. Celle-ci, découverte trop tôt, n'aurait pu me toucher aussi profondément qu'aujourd'hui. J'admire, certes, les problèmes qu'il pose — et qui sont les nôtres de chaque jour — mais encore plus les élans de la poésie, les symboles (oiseaux de mer, glaciers, etc.) qui traversent ses drames. Puissamment ils concourent, et beaucoup plus que la doctrine même, à nous jeter au cœur de l'aventure humaine. Le « *Tout ou rien* » de Brand, si inhumain. Être un individu, c'est bien, mais il faut être aussi un homme. Piège de l'abnégation. Difficulté du parfait dépouillement. Lorsqu'en théorie, en 1941, j'avais tout donné, je n'étais pas dupe au point de ne pas sentir qu'il me restait encore des attaches. Ce ne sont pas les grandes choses qu'il est le plus difficile d'abandonner. Il est facile d'abandonner d'un seul coup tout à la fois. Le difficile, c'est le sacrifice « au détail » quotidien. *Quand nous nous réveillerons* me rappelle *La vraie vie est absente* de Rimbaud. L'important est de vivre, de ne pas tarir notre source profonde.

Visité hier le laboratoire de Saréiannis. Bonheur d'entrer dans un monde nouveau : celui de la pathologie des plantes. Regardé sous le microscope quelques cellules de champignons. Et aussi, sur une feuille de vigne, des champignons et leurs parasites. Chaque organisme vivant a son ennemi ; le remède le plus fréquent pour soigner les plantes est de développer le parasite du microbe infectant.

Visité le petit musée de l'Institut ; joie de voir des bêtes ; étonné que la belette, la fouine soient si petites (mais elles étaient grecques ; en Savoie, je les voyais beaucoup plus grosses. Il est vrai que j'avais vingt-cinq ans de moins). Quelques papillons — un seul très beau, vert et noir, du Brésil. Nostalgie du Muséum de Paris. Regardé à la bibliothèque la foule des publications qui arrivaient, avant la guerre, de tous les points du globe. Admiré une œuvre en trois volumes sur les champignons, parue en 1865 et due aux frères Tulasne. C'est le plus beau travail sur la question. Ces deux frères, avec un soin, un talent, un don incroyable d'observation ont dessiné à la loupe (ou même à l'aide du microscope) toutes les formes des champignons, leurs spores, leurs aigrettes, les détails de leur intérieur ; je n'ai rien vu de plus lyrique, d'une fantaisie à la fois plus logique et plus imprévue. La perfection du dessin rappelle Pisanello ou Vinci. Le jeu du crayon : blanc, noir, gris, et toutes les nuances possibles, l'imbrication des lignes, le délié de certaines d'entre elles, leur complication, me plongeait dans une sorte d'ivresse. Satisfait qu'à deux ou trois remarques que je fis en examinant les champignons au microscope, Saréiannis me dise : « Voilà une observation de naturaliste ; vous savez regarder. »

Je lui lus le soir mon étude. Profit immense. Une nouvelle fois j'ai oublié d'enlever les échafaudages. Mes longues considérations sur Alexandrie, l'Anthologie, alourdissent le sujet, et au fond demeurent incomplètes... L'étude en elle-même a été trouvée bonne ; surtout l'analyse de la volupté (pas un mot qui ne soit d'expérience). Au cours du travail, remarqué des redites, des points un peu vagues, des traces de mots d'auteur... Je suis certain que cette lecture à haute voix, qui dura près de deux heures (!), a bien valu dix lectures que j'eusse faites dans le silence de ma chambre. J'ai aperçu d'un coup la plupart des faiblesses, ainsi que les bons endroits. Le plus sage serait de laisser dormir le manuscrit quelques jours ; je le verrai ensuite d'un œil neuf ; le médiocre et l'inutile tomberont, je crois, comme branches mortes. Souci tenace de la perfection...

1^{er} octobre.

J'avais si peu lu cet été que je puis maintenant dévorer des bouquins avec une grande virginité, et sans fatigue... Ferai-je seulement une vraie excursion avant mon départ ? J'en doute. J'ai la flemme, point de curiosité, et surtout je manque d'un compagnon (avantage des gens mariés : les trois ménages qui ont habité cette maison avant moi ont visité tous les environs). Passé un moment hier chez Sikélianos, puis visite, de nouveau, à Délis. Tâché de le faire parler de poésie. Ce que je lui fais dire montre qu'il s'y entend. Je me prépare ainsi à lire son œuvre. J'ai un

peu peur d'être déçu. Je veux dire que j'aimerais tant faire une découverte, et avoir envie de le traduire...

Je lis ce matin *Solness le constructeur*, beau drame de créateur qui a tout sacrifié autour de lui pour bâtir son œuvre — et lui-même. Combien tous les problèmes d'Ibsen deviennent concrets, combien ils se nouent et sur un plan autre qu'intellectuel... Repensé à Kavafis ; je me retiens de relire mon travail. Il faut qu'il se dépouille, qu'il se simplifie ; on n'avance qu'à force d'échecs, de demi-réussites etc. (c'est toute mon histoire). J'ai naturellement plus souffert des faiblesses de mon travail que je n'ai été fier de ses qualités. Utilité de montrer ses manuscrits : on voit les réactions d'autrui ; surtout on se voit dans un miroir...

2 oct.

Goinfrerie de lecture. Passé plusieurs heures dans la bibliothèque de Saréiannis. Emporté des bouquins chez moi : les *Souvenirs de voyage* de Gobineau, lus jadis à Moscou ; aujourd'hui, connaissant la Grèce, je les goûte beaucoup mieux (je préfère tout de même Stendhal). Un coup d'œil aux *Études* de Rivière, beaucoup lues jadis. La critique s'est mise à m'intéresser prodigieusement... (Je pense sans cesse à améliorer mon Kavafis.) Grande joie à lire les *Baudelairiana* d'Asselineau dans le volume de Crépet.

Terrifié à l'idée que les Allemands quittant Naples font tout sauter. Il nous faudra vivre de souvenirs après la guerre, hélas ! S. me disait qu'une bombe est tombée sur la Scala de Milan. Toute une époque s'en va... Excellent discours de Valéry aux élèves du lycée de Sète (*Variété IV*). Comme il voit bien que le problème de cette génération (et singulièrement en France) sera de sauver l'esprit et la culture. Que de menaces autour de nous. Un mot de Goethe lu ce matin m'a fait peur : « Il n'est rien de plus effrayant que l'ignorance agissante »...

3 octobre.

Dimanche tout entier à la lecture. Ravi par les *Nouvelles asiatiques* de Gobineau. Terrible nostalgie de la Perse, de Kaboul. J'en viens à trouver mon séjour en Grèce bien long. Cinq ans ! Mais il a fallu tout ce temps pour que je puisse y découvrir un sujet d'intérêt. Je me plairais — et me suis plu — à cent endroits plus qu'en Grèce : en Italie, en Russie, au Maroc. Toujours, chez les Grecs, je ne sais quoi me gêne. C'est pourtant le pays où j'ai lié le plus d'amitiés... Relu les préfaces de Baudelaire à Poe, et les textes de Poe sur la poésie ; je prépare enfin mes cours de cet hiver. Beaucoup tiré de *L'Expérience poétique* de Renéville. Tous les problèmes y sont nettement posés, depuis Novalis jusqu'aux Surréalistes. Combien Solomos, tout seul, avait découvert de choses ; moi-même (bien que peu initié), je n'ai pas fait trop d'erreurs dans mon travail. Ce

bouquin de Renéville va me permettre d'aborder la « philosophie » de Sikelianos avec plus de compréhension. Étonnant, comme je viens tard à certaines choses (la poésie, par exemple), je ne crois pas que ce soit un mal... Promené ce matin jusqu'à Ekali. Ce soir, de sept à neuf, chez les S. à qui je rends leurs livres.

Je vois venir l'hiver, et mes cours, et les longues soirées avec toutes sortes de sentiments... Je continuerai, je crois, de lire, et avec des buts précis. Taperai sans doute dans les bouquins de Séfiris (étonnant, comme il reste présent ; les jeunes écrivains le regardent comme leur maître)... Je crains que l'atmosphère ne soit assez lourde, la vie difficile. Le mieux sera de travailler. Tâcherai de m'offrir une bonne robe de chambre qui me fasse aimer la maison...

4 oct.

Je m'étais réservé cette matinée pour relire mon Kavafis. Au fond, je préfère être à Athènes pour cela ; l'éloignement, le changement de vie me donneront du recul. Il y aura, je le sais, dans la première relecture de ce travail, des endroits, des détails qui me *feront mal*. Je devrai être à l'affût de ces fausses notes... etc. J'ai la plus grande ambition pour cette étude. Je veux en enlever toute trace de pédantisme, de citations rares. Je dois me convaincre que le meilleur, le plus intéressant est ce qui vient de moi. Précisément ma propre pensée, ça et là, demande d'être mûrie, mise au point... Toute la nuit siffla le vent. La matinée est nuageuse. Temps rêvé pour la marche. Parlé hier chez les S. des prisonniers français. Situation terrible dont ils n'avaient guère idée. Épouvantable hypothèque pour l'avenir du pays.

Après avoir écrit ces lignes, je n'ai pu résister à la tentation de reprendre mon manuscrit. Impression assez bonne. Supprimé ça et là quelques traces d'érudition, des rapprochements à la Thibaudet. Tout ce qui tient à Alexandrie (« votre fresque », disait Saréiannis) devra seulement être suggéré. Mais les influences anglaises, capitales à mon sens, il me paraît difficile (et imprudent) de les alléger.

J'étais descendu à Kefissia faire mes adieux à Drossinis, par malheur souffrant.

J'écris ceci dans le jardin public. Sans doute jadis fut-il voluptueux. Assez dépenaillé aujourd'hui, occupé en partie par des camions. On y creuse même en ce moment des tranchées. Avant-hier qui était samedi, je vins rôder le soir dans le jardin. Désert et mort.

Pontigny. Quatre ans de cela. Étrange mois de septembre à l'abri dans une oasis. Je regrette mon journal d'alors. Que l'automne était belle ! Je faisais du vélo, je pillais la bibliothèque. Conversations, promenades ne me manquaient point. Il me semblait jouir des derniers jours

de la civilisation (en tout cas de ceux de Pontigny), je le faisais avec délices. Je m'entendais à merveille avec Mme G., restant de parti pris très XVIII^e, très Du Barry dans la Terreur. Il souffle un vent tour à tour frais et tiède ; je me souhaite au Luxembourg, incendié jadis en octobre de dalhias...

Athènes, 5 oct.

Rentré ce matin de bonne heure. Voyage en horrible guimbarde, tassé et encombré de mes sacs. À sept heures j'étais chez moi, prenant par un merveilleux soleil mes quartiers d'hiver dans ma chambre qui me parut charmante... Écrit longuement à Paris (j'avais de quoi raconter)). Une lettre de Maman, une autre de Michel m'attendaient ; par bonheur, une valise part demain. Maman me paraît bien surmenée. Le cœur n'est pas tout à fait d'aplomb. Michel me dit des choses charmantes sur mon travail. Il me connaît bien. Par intuition, il devine très bien ce que je veux faire. « L'œuvre que tu feras sera, je crois, avant tout une œuvre joyeuse. Si ces poètes t'ont plu, c'est que tu as su trouver beaucoup de joie en eux. Tu as le sens du bonheur, de la jouissance, de la mise à profit de la vie. On doit retrouver cette impression dans tout ce que tu feras. J'ai hâte de te lire. »

Fait hier soir une promenade dans les champs avec Mme Sikélianos. Causé de politique, et de son mari... Sikélianos à 7 h arriva d'Athènes ; dîner avec le couple ; donné quelques coups de sonde, posé des questions. Le livre de Renévill m'a orienté. Il y a tout de même dans le côté « mage » (malgré ma méfiance de rationalité) quelque chose d'assez étonnant, et qui a traversé des siècles puisqu'on le retrouve chez les autres poètes et les mystiques de tous les âges. Il me faut à mon tour m'initier (je le ferai avec méfiance, retenue, peur de la fausse philosophie ; j'ai eu, heureusement, une teinture, un aperçu de la vraie). Je commence à entrevoir les difficultés du sujet.

Après le dîner, quand nous fûmes, Sikélianos et moi, en tête à tête, il alla quérir dans sa chambre des recueils de notes, couchées sur un papier magnifique de sa grandiose écriture et sans lesquelles il ne saurait voyager. C'est là sa Bible, sa doctrine. Ces morceaux sont des fragments orphiques (commentaires d'Olympiodore), des textes de Pythagore, des pensées d'Héraclite, des fragments de Pindare... Il les lit de la voix la plus sonore et improvise une traduction. Certains de ces morceaux, il faut l'avouer, font frissonner, on y trouve la pensée la plus bouleversante dans une forme qui éblouit. Je ne pense pas qu'une séance comme celle-ci soit accordée à n'importe qui... Il va se mettre à un *Prométhée délivré*. C'est là le sujet si net et si pressant dont il me parlait en mai. Il a beaucoup relu Eschyle ces derniers temps.

6 octobre.

Très agréable, et même émouvante, visite, hier soir, à Valaoritis. Tout à fait transformé, le visage épanoui, détendu, plus rien de l'air sombre et ténébreux (nerveux, surtout) de jadis. La joie vraiment rayonne sur son visage. Il ne fait que la découvrir ; il lui semble revivre sa vie ; tout lui paraît nouveau. Il déborde de force ; il s'est mis à s'intéresser passionnément à toutes choses, et surtout à autrui. Il est entré dans la sérénité, il l'a conquise (vingt-deux ans). Il m'explique sur quel état de nervosité, de dégoût, il se traînait ces dernières années, incapable de travail suivi et de se donner tout entier. Il lui semblait avoir touché le fond de l'abîme quand soudain, en lisant la *Psychologie individuelle* d'Adler, il rencontre l'analyse d'un cas assez semblable au sien. Cela l'arrête, le fait réfléchir, il prend la plume, éprouvant le besoin de chercher au fond de sa conscience les points névralgiques ; cet examen terminé, il le soumet à E., qui lui demande trois séances de psychanalyse, après quoi il déclare : « Il ne reste plus rien de ce que votre tableau signalait ; vous avez libéré votre *libido*. » Valaoritis pense au fond s'être guéri lui-même (ce que je crois la vraie méthode ¹). Ce qui m'intéressait était l'aspect nietzschéen de sa joie. Pleine conscience et libération. Il en arrivait à deviner la *généalogie de la morale*, méprisant son passé craintif, ses complexes morbides, et louant avec ivresse la vie large, équilibrée, qu'il vient de découvrir. C'était un beau spectacle ; je faisais un retour sur moi-même qui veut être un « *spécialiste du bonheur* ». Je sais que durant des années j'ai offert à ceux qui me voyaient un tableau rayonnant de la joie. Je ne pense pas, d'ailleurs, avoir perdu cette propriété... (J'ai essayé de dire un peu l'essence de cette joie en faisant l'analyse de la volupté dans mon *Kavafis*.)

Valaoritis reçut son ami C. Je me lance dans une assez longue description de Naples et de la baie. J'avais besoin d'en parler pour revoir tout cela. Causons de poésie ; mon *Sikélianos* (quand j'en parle) s'enrichit. Éternel présent de la Grèce chez Sikélianos ; tout sur le même plan ; son amour du peuple. « Les grands poètes grecs ont eu ce sens du passé, les uns pour en jouir et le prolonger dans leur propre vie, les autres pour s'en sentir accablés (Séféris). » Cette remarque de Valaoritis m'ouvre tout à coup les yeux. Je vois très nettement comment Séféris à la fois continue la tradition de son pays et y apporte un nouveau drame. Le guerrier retrouvé intact dans les fouilles de Leucade pendant l'enfance de Sikélia-

1. Père suicidé. Grave crise de neurasthénie de Valaoritis à la suite du décès de son petit garçon. Ayant divorcé, sa femme était chargée de l'enfant. [Note ajoutée au crayon par R. L. sur son carnet.]

nos ; il contempla durant quelques secondes un héros d'Homère. Éternel présent. Je commence à voir se grouper quelques anecdotes, quelques traits pour composer mon portrait.

10 oct.

Je me désintéresse de ma vie, ce qui fait que je n'écris rien. Mes jours sont tout occupés à dévorer des volumes sur l'orphisme, le delphisme, Éleusis. Je m'initie aux cultes de Dionysos, à son histoire, etc. J'ai pillé la bibliothèque d'archéologie. En même temps, je prépare mon cours sur « Adonis et la poésie ». Depuis plus d'un an, j'ai beaucoup pensé à ces problèmes (je les ai à peu près revécus) et n'aurai guère de peine à en parler. Je voudrais passionner mes élèves... Déjà je commence à être habité par Sikélianos. J'admire comme je peux prendre toutes les formes (Téotokas trouvait hier mes traductions de Kavafis absolument fidèles au rythme). Je pense infiniment au dionysiaque. Ce n'est d'ailleurs pas d'aujourd'hui. En 36, à Lyon, je rêvais d'un mémoire sur « le dionysiaque chez Hugo ». Wahl m'en dissuada. Relis en ce moment l'*Hyperion* de Hölderlin qui, à Lyon précisément, me transportait. Tous les livres dont je fais à présent nourriture, ou que je découvre une nouvelle fois, je les connais depuis dix ou quinze ans. C'est toute une histoire qu'en transparence je retrouve ; mes voyages, mes conversations avec Fernand, les notes que je prenais, tout cela est inscrit en marge des classiques. Ils sont vraiment des provinces de moi-même.

15 oct.

Uniquement occupé de poésie, ou de travaux d'approche. Heureux refuge. Cela m'empêche de penser à la guerre, à la hausse insensée des prix qui nous prépare misère et famine. Excitation des partis politiques. « Guerre d'Espagne généralisée », pensais-je au début des hostilités. Aujourd'hui on sent que chacun prend position, et que la fin de la guerre ne finira rien du tout. Heureux d'être occupé ; je m'étais fait un style de manière à pouvoir dire n'importe quoi, le jour venu ; je m'étais fait aussi un arsenal de lectures. Je me sens à présent soutenu dans mes recherches par tout un passé. Obscurément, je me dirigeais vers moi-même... Été hier soir aux « jeudis » d'Embiricos. Sans doute ce qu'il y a de plus poétique ici. Je retrouve les amis et quelques autres ; pour personne je ne suis un inconnu. Trop d'honneur. On me met Baudelaire entre les mains, et je lis *Le Jet d'eau*...

17 oct.

Lu ce matin dans le Jardin Royal Victor Hugo, le philosophe de Renouvier — fort mal écrit, mais citations bien classées. Me prépare à relire les derniers poèmes, si souvent repris depuis dix ans. Je lis Hugo, évidemment, en fonction de Sikélianos. Le soleil dévorait le jardin ; rentré

chez moi, continué de lire ; arrangé quelques strophes de C. Je l'ai souvent noté, pour traduire un poème j'ai besoin d'un certain état, plus exactement il faut que certains mots s'organisent, que leur musique assemblée m'oblige à prendre la plume. Cela n'arrive pas tous les jours.

Conférence au Théâtre d'Hérode ; Sikélianos parlait de Valaoritis. Il me parut fatigué, vieilli (il s'était teint les cheveux) ; sa voix, forte à remplir l'hémicycle, parfois s'enrouait ; il s'embrouilla dans quelques phrases. Tout cela était triste... Il lut fort bien de longs morceaux de Valaoritis, fort déclamatoires mais faits pour lui plaire (ainsi qu'au public ramassant avec frénésie les moindres allusions patriotiques). Tout Athènes était là. Serré des mains, et rentré à cinq heures finir Renouvier et relire (après dix ans, je pense, c'était à Sainte-Geneviève) *Un ennemi du peuple*. J'avais un bon souvenir de cette œuvre ; je le lisais au moment de la « conversion » de Gide ; aujourd'hui je suis loin de la préférer. Elle manque de poésie, de symboles. Bien charpentée pourtant. Satire de la démocratie, de la « masse compacte ». Serait à comparer avec le merveilleux *Coriolan*. Mot de la fin : l'homme le plus fort est le plus seul. J'aime que l'idéaliste auquel vont les sympathies d'Ibsen garde pourtant les ridicules, les naïvetés de cette sorte d'hommes. Mais Stockmann est vraiment courageux, pas du tout avachi comme Jalmar. Je m'occupe passablement, et ne suis pas sans m'instruire ; pourtant je sens un peu de vide dans mon existence. J'ai sans doute la nostalgie de la « création ». Patience ! en ce moment je me prépare, et cela doit être un peu long. Le travail (celui où l'on donne son sang) est le plus sûr enchantement, il apaise, il épuise notre force errante d'amour.

20 oct.

Longuement stationné à la bibliothèque de l'École ; parcouru des bouquins sur les Mages, Hermès, les Sibylles... Déniché un très gros volume, tout récent, *Couroi et Courêtes* ; bien que ne touchant pas directement à mon sujet, je ne résiste pas au plaisir de l'emporter chez moi. J'ai déjà sur ma table l'énorme volume des *Dionysiaques* de Nounos. Amusement, délice de lire depuis plusieurs jours *Psyché*. Je dois me replonger dans La Fontaine et son hellénisme pour pouvoir en parler au sujet d'*Adonis*. J'ai beaucoup lu *Psyché* jadis (vers vingt ans), comme tout La Fontaine (sauf les *Contes*). J'en sais encore par cœur des phrases. Cette lecture pour l'amour de l'art me délasse des livres documentaires. Terminé mes lectures concernant la poésie ; il me faudra classer mes notes, diviser tout cela en « leçons »...

Travaillé avec Valaoritis à lire le *Testament d'Éleusis* de Sikélianos, texte capital où il prend position contre le monde moderne et proclame le retour à la Nature, ou plutôt à la Terre (la Mère), expliquant la valeur

symbolique des mythes de la Grèce. Nous n'avons pas le temps de finir ces textes lus jadis à des adeptes sur les lieux mêmes d'Éleusis. Ces pages me permettent de comprendre certains poèmes (*La Voie sacrée*, par exemple) et me préparent aux pièces mystiques. Je suis, de plus, apte à comprendre les allusions, les références, grâce à mes lectures historiques. Je sens qu'un beau jour, lorsque j'aurai tout lu, les thèmes de mon étude vont cristalliser, mais celle-ci (au moins pour sa préparation) sera longue à bâtir. Soirée à l'École. Petit vin. Il y avait Apartis, impayable drôlerie. Suivant l'usage de Normale, les archéologues chantent des chansons des plus grosses, où je ne sais trouver ni sel, ni musique... J'ai devant moi plusieurs journées entièrement occupées. Je ne pourrai rien lire. Toujours peur d'être débordé. Lorsque mes cours reprendront, il me faudra quelque discipline pour pouvoir mener mes études critiques. C'est cependant là le but actuel de ma vie, mon grand remède contre le dégoût de l'époque.

21.

Passé près de cinq heures ce matin chez Mme C. à revoir sa traduction. Rien ne m'amuse davantage. Elle m'avoue sa surprise d'avoir découvert ce qu'est le travail du style ; elle n'eût jamais imaginé qu'il demandât tant d'effort. Le plus amusant, c'est que nous traduisons avec tant de sérieux un ouvrage écrit au petit bonheur (et qui pourtant ici a la réputation d'être soigné). Tout est permis au prosateur grec : l'imprécision, l'incohérence, les répétitions. À la fin, on se sent attristé. Obligation de supprimer la moitié des épithètes ; ils accumulent des mots sans raison. Ne pas avoir de prose ! cela fait frissonner.

Visite à Ombiricos ; m'offre sa collaboration pour traduire certains textes de Sikélianos. Avoue avoir repensé à ma lecture du *Jet d'eau* ; il a relu plusieurs fois ce poème : « Votre interprétation, me dit-il, s'imposait à moi ». Un autre visiteur déclare que ma lecture révélait toute une tradition... Discussion de Tsaroukis sur le réalisme. L'art oriental, dit-il, que l'on prétend décoratif et irréel, me paraît beaucoup plus vrai que l'art tout abstrait des Florentins. Leurs figures privées de la vie sont moins réelles que les monstres de l'Assyrie. Ceci rejoignant cette remarque que, pour faire vrai, il faut faire faux (cf. le théâtre), et que les poètes, par leurs moyens détournés, symboliques etc., atteignent la vérité plus profondément que quiconque...

22 oct.

Encore fait passer ce matin des examens. Cherché une photo de Montherlant pour un libraire qui voudrait l'exposer. Cela m'amusait, car j'écrirai un jour une sévère étude sur cet imposteur ; je saisisrai parmi son bluff et ses mufleries un personnage veule, mesquin, au fond assez répu-

gnant. Merlier m'écrit que mes cinq poèmes de Sikélianos ont paru en juillet dans les *Cahiers*...

Lu pendant l'examen les dernières pages de *Psyché*. Tout le Voltaire des contes est déjà là. Je ne saurais dire combien j'ai lu et relu La Fontaine et Voltaire qui me semblaient les plus merveilleux conteurs, disant les choses sans les dire, etc... Continué cet après-midi la lecture de Nounos. Je suis arrivé à la fin, après avoir sauté maintes pages. Je ne pense pas avoir trop laissé échapper de beautés. (J'admirais à Pontigny comment Gide, préparant son *Anthologie*, pouvait infailliblement tomber sur le poème intéressant perdu dans tout un bouquin.) Cambas, accompagné de Zou D., vint chez moi pour entendre *La Femme de Crète*. Il en fut satisfait, me laisse libre de supprimer certains détails prosaïques jurant avec les parties sublimes du début et de la fin. Inespérément arrive Alexis pour partager la collation et entendre le poème. L'effet est saisissant, je m'en aperçois, mais il faudrait couper quelque chose. Alexis, qui vient d'entrer en philo, voulait me consulter : « Mon rêve est de faire, plus tard, durant un an ou deux, une classe de philosophie. » Je lui dis quelques mots de pathologie mentale, et surtout lui « raconte » le fameux texte de Bergson sur l'intuition, que j'arrive peu à peu à reconstituer et qui le passionne au point que je vois ses yeux se mouiller. Je raconte aussi mon souvenir de l'allocution de Bergson à la radio au printemps 34, voix inoubliable...

23.

J'arrive de Psychico. Trouvé Marc étendu avec de la fièvre. On craint de nouveau pour le poumon. Tout ému de le voir plongé dans les *Lundis* ; il me fait sur Sainte-Beuve d'excellentes remarques. Il vient de lire *La Chute d'un ange*, ce beau livre inconnu (auquel Hugo doit tant...). Comme j'étais resté toute une année sans remonter là-haut, j'avais apporté quelques échantillons de mes traductions de 1943. Étonné moi-même de mon travail, et que des poèmes si variés, malgré le temps, tiennent le coup. Tous ces morceaux, sans distinction, restent comme échauffés de ma ferveur et du sacrifice qui les a fait naître. Retrouvé près de Mme D. la même confiance ; on me presse (Marc rougissait de désir) de revenir chaque semaine.

25.

Terminé hier avec Valaoritis les discours sur *Éleusis* de Sikélianos. Je sens, lui disais-je, que ce sujet m'a choisi. Le destin ne m'a pas fait pour rien demeurer à Athènes... Dans cette étude, encore à l'état de nébuleuse, d'anciennes lectures, de vieilles conversations prendront place. Un instinct des plus forts me dirigeait avant que je me connusse moi-même. Le mieux à faire est que je suive mon démon. Il ne saurait me tromper.

L'amusant, c'est ce mysticisme, alors que je fais profession d'incroyance. T. nous écrit de France : Je regrette la gaîté d'Athènes. Tel autre exprime son dégoût de l'abaissement, de la veulerie de la plupart des Français etc... Je ne saurais douter que l'atmosphère à la fois pesante et mesquine, sans compter la sottise, les privations, les mots d'ordre qui s'ajoutent chaque jour pour débilitier les âmes, ne les rongent. Il faut des forces formidables pour garder haut la tête et pouvoir détourner son regard. Là encore le destin me protège. Mon si profond dessein de demeurer moi-même, malgré la tourmente, est servi par l'exil, d'autant plus qu'il est presque doré et qu'Athènes garde sa grâce et son insouciance. (Et puis, étranger, je me sens moins complice de quantités de bassesses qu'il m'est impossible d'apercevoir.) J'ai voulu être — et depuis des années — un porteur, et que sur mon visage et tout mon corps on l'y vit resplendir. De plus en plus, je sens s'affermir mon dessein ; d'avance j'en découvre le prix. J'étais une réponse avant que la question ne se posât. Et maintenant que je sens se former dans l'angoisse la nouvelle interrogation, je sens en même temps se fortifier et grandir ma réponse. Je note ceci sans orgueil. J'ai tendu depuis des années à devenir moi-même, pour pouvoir me donner tout entier, et surtout offrir le meilleur. J'aperçois aujourd'hui nettement ma mission. (Je laisse de côté la sourde crainte qu'on n'enchaîne pour longtemps l'esprit, qu'on nous empêche de parler librement. Mon optimisme cependant me force à croire à mon étoile, et que toute pensée sera un jour manifestée.)

Lu le bon livre de Carcopino sur *La Basilique de la Porte Majeure*. Je n'ose en ce moment penser à Rome, pas plus qu'à l'Italie. Vu au Cinéac quelques fragments de Max Linder. Force comique incontestable ; mais il manquait d'expression. Son visage n'a pas l'intérêt de celui de Charlot. Fragment de *L'Étroit Mousquetaire* vu à Houlgate en 1923 (ou même en 24). Fragments du *Roi du Cirque* vu vers 1926 au Ciné Latin, sis alors près du Panthéon dans une ancienne chapelle de Swedenborg. Presque tout, aujourd'hui, trouve un écho dans mon passé. Je n'en suis pas mélancolique. Cela m'amuse (une sorte de pédantisme). Je ne suis pas encore vieux au point de pleurer sur ma vie. J'ai accepté depuis longtemps de vieillir, à condition de faire des progrès. Toujours j'ai considéré ma vie comme un roman dont j'étais à peu près maître et qu'il me passionne de voir se dérouler. (J'ai noté plusieurs fois que l'apparition de la guerre avait bousculé l'harmonie des chapitres..., mais je vois aujourd'hui que peut-être, en profondeur, rien n'a changé.

Mussolini. — Lorsque j'habitais Rome, je voyais tous les jours, vers une heure, via di Villa Patrizi, Mussolini regagner en voiture la Villa Torlonia. Certains jours, très pimpant, quelquefois césarien, assez sou-

vent courbé sous le poids des affaires. Je ne cherchai jamais à le voir de plus près, refusant d'assister à l'inauguration de la stèle de Chateaubriand devant la Villa Médicis, de peur de lui être présenté. Depuis des années, ses panaches, ses discours au balcon, sa creuse rhétorique, la grotesque soufflure de son personnage me faisaient désirer son humiliation et sa déconfiture ; je les supputais d'avance, je les sentais sur lui suspendues. Hier, je fus — et de manière inoubliable — comblé. Le Cinéac nous donnait un vrai tableau d'histoire : le grand homme enlevé de la forteresse où il était gardé. *Quantum mutatus !* Presque méconnaissable. Seul civil parmi les militaires, le col du pardessus relevé, l'air traqué et penaud, il ressemblait à un gangster pris au piège. Sa graisse avait fondu, comme son assurance. Ses yeux roulaient dans une sorte d'effroi, il semblait craindre un coup par derrière. Il paraissait ne rien comprendre à son destin ; dégrisé, riant jaune, d'un rire trahi par le roulement effaré des prunelles, déjà il ressemblait à une épave ; rien du Titan foudroyé. Les méplats du visage relâchés, les mâchoires maintenant desserrées, je ne sais quoi de frileux dans la mine et d'à jamais brisé, donnaient à ce César le juste aspect d'un cabot en retraite.

26.

Relu les *Hymnes homériques*. Fini l'après-midi chez Nosso. Je lui relis tous les poèmes de Kavafis. Il suit ma lecture mot à mot et me signale quelques imperfections... Profité hier d'une heure extrêmement chaude et lyrique, sur la fin du jour, pour relire toute mon étude sur Kavafis ; amélioré plusieurs phrases. Je l'avais laissée reposer deux semaines. Méthode excellente.

27.

Quelques pages des *Rêveries* de Ménard conviennent admirablement à mon étude. J'ai à peu près fini les lectures documentaires. Il me reste les poètes : Pindare, Eschyle, Lucrèce..., Ronsard, Hugo, Claudel, et enfin Sikélianos. Je sens que je dois d'abord me donner le ton. Pourrai-je commencer à prendre la plume dans deux mois, aux vacances de Noël ? L'amas de mes notes devient énorme ; il faudra débrouiller tout cela, et surtout n'en garder que la fleur, résister à tout étalage. Visite à Aravantino, grippé. Feuilleté un album de Giorgione, et surtout des planches de Pompéi. Ce ne sont pas les fresques de la Villa des Mystères qui me touchent le plus, bien qu'elles soient d'un intérêt immense pour mon travail.

29.

Soirée chez Embiricos, qui nous parle très brillamment de l'entité Sikélianos — sorte d'Orphée, de Tirésias en qui repose le double sexe, ce qui n'est pas pour étonner un psychiatre, mais l'extraordinaire, c'est que

ces deux éléments cohabitent harmonieusement dans le même être. À la fois masculin et féminin, le poète semble n'avoir pas eu besoin de son œuvre pour se réaliser ; sa vie dans une sensualité sans borne s'épanouit, et le comble. Sans doute, à un certain moment de sa jeunesse, comme chez tout être humain, un conflit dut-il apparaître, mais il se résolut sans drame, dans une entière et joyeuse acceptation. Par là, Sikélianos incarne véritablement la figure de Dionysos doué à la fois par les Anciens de toutes les qualités viriles et d'une morbidesse asiatique. Au moment du départ, quelques mots sur *les pendus*. Pas eu le temps de préciser ; *je m'aperçois que Mme E. et Elytis n'approuvent pas du tout* cette mesure qui, bien qu'horrible, me semble salutaire. En gros, les autorités, pour éviter la famine de 41, ont décidé d'exécuter les grossistes qui dissimulent des stocks. Peut-être ces mesures ne tombent-elles pas sur les plus coupables, mais j'entends qu'on puisse traiter en assassins ceux qui organisent la disette et condamnent à mort les humbles consommateurs. Où je m'indigne, moi aussi, c'est de voir la ville entière faire queue pour déguster le spectacle. Qu'attendre de la foule ? Au demeurant, le but est atteint ; on voulait faire un exemple. (Il en faudrait d'autres.) Avant-hier, toute la journée la foule mise en appétit attendit sur la Place sa pâture — mais on ne pendit pas.

La foule défilait en injuriant les morts. Ici la conscience proteste. Une fois de plus (et on en prend l'habitude), la personne humaine était violée...

(à suivre)